

Le Petit Bulletin Suisse

Pour nos Enfants en Egypte.

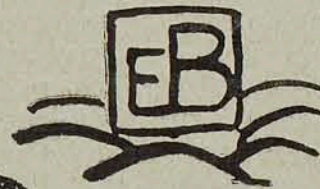


HYMNE

Terre haute et féconde
où sont marqués nos pas,
terre au centre du monde,
au-dessus des combats :
ô montagnes voisines,
droites contre l'azur,
où les pins s'enracinent
comme un lierre au mur;

Mère éternelle et forte,
reine — et Dieu notre roi, —
si nous tombons, qu'importe :
nos fils vivront pour toi.
Labourons dans la peine
pour que nos enfants,
à l'ombre de tes chênes,
moissonnent triomphants.

G. de R.



LE BILLET DE LA QUINZAINE

Mes chers amis,

Un « jodleur » bernois, vous savez ce que c'est qu'un « jodleur » et vous tous, je l'espère bien, savez jodler tels un petit berger du Moléson ou du Loetschenthal, — donc un jodleur bernois se trouvait invité à chanter à Londres dans un salon très aristocratique. Les Anglais aiment beaucoup nos montagnes et tout ce qui leur rappelle nos sommets est cher à beaucoup d'entre eux. Notre montagnard eut donc beaucoup de succès. Lui, fit de son mieux; il lança de tous ses robustes poumons ses plus joyeux refrains, mais quand on l'interrogea ensuite sur

l'impression que lui avait laissée cette soirée mémorable

«Oui, pas mal, se borna-t-il à répondre, mais il manquait les échos de chez nous! »

Eh bien je songe à ce jodleur en vous écrivant aujourd'hui : pour vous, nous avons joyeusement fait un effort. Nous attendons que vous nous répondiez. Les échos se font attendre. Ça viendra. Nous chanterons tant et si fort que du Caire, d'Alexandrie, des bords du Canal jusqu'à Neuchâtel, à Zuos, aux rives du Lac de Zurich, on nous entendra. Allons, un bon mouvement. Prenez votre plume. Ecrivez-nous, donnez-nous de vos nouvelles. Nos lunettes sont à vous. Elles sauront déchiffrer dans vos lettres ce qui doit être retenu, en laissant de côté les fautes d'orthographe et de style. Laissez chanter

votre cœur. Ecrivez par l'intermédiaire de votre «BOITE AUX LETTRES» à vos anciens amis, à vos camarades dispersés. Reprenez contact grâce au Petit Bulletin, ne vous perdez plus de vue désormais, et lancez à tous les échos le refrain que vous savez :

Unissez-vous enfants de l'Helvétie...
Et donnez-vous la main !
Et donnez-vous la main !

Une page de l'histoire de Genève

Récit de l'Escalade

Le 12 décembre 1602, la République de Genève, émancipée par la Réformation de la tutelle étrangère, délivrée du duc de Savoie Charles III par les armes de Berne (1536), a dû à la protection de «Celui qui est là en haut», — *cé qu'é lainô* — d'échapper au plus grand péril qu'ait connu jusqu'alors son indépendance. Ses citoyens en gardent pieusement le souvenir.

En pleine paix, dans l'ombre de la plus longue nuit de l'année (11-12 décembre 1602), l'armée de d'Albigny, lieutenant-général de Savoie au «pays deçà des monts», a investi la ville endormie. Partie de Bonne et de la Roche, elle est arrivée après minuit sous ses murs. Le duc Charles-Emmanuel en personne, venu en poste, avec quelques officiers, jusqu'à La Roche pour assister au départ de ses troupes, a vu défiler, dans la nuit noire, au château d'Étrembières, qui commande le pont de l'Arne et où les colonnes ont opéré leur jonction, deux mille hommes de pied et de cheval, armés de toutes pièces. En tête, un matériel d'Escalade soigneusement préparé, des claies pour franchir le fossé des fortifications, et les échelles démontables, peintes en noir.

A Plainpalais, le gros de la troupe ayant fait halte, les plus déterminés, au nombre de trois cents environ, se réunissent sous les ordres de Bruneaulieu, gouverneur de Bonne. Ils s'avancent jusqu'au fossé de la Corrairie et, l'ayant passé sur les claies, dressent contre la muraille, dépourvue de gardes sur ce point, les échelles qu'ils ont apportées, où ils montent sans bruit, l'un après l'autre, encouragés par d'Albigny lui-même, réconfortés par un chapelain de Son Altesse et par le Père jésuite Alexandre, qui distribue des indulgences et des pardons. Arrivés au sommet, ils se réforment le long du parapet de la première enceinte. Comme ils attendent les dispositions du Commandement, avant d'attaquer les postes et les maisons qui ferment la seconde, une ronde de bourgeois, les aperçoit. Son chef a crié : *Qui va là ?* Il tombe blessé à mort. Mais le porte-lanterne s'enfuit en appelant au secours. L'alerte est donnée. Un coup de feu, tiré par la sentinelle en faction au poste de la Monnaie, qui sépare la haute-ville des ponts du Rhône, la répand.

Bientôt le tocsin retentit. Les citoyens, éveillés en sursaut, courent aux armes. Ceux de Saint-Gervais arrivent par le pont où leur pasteur, Simon Gou-

lard, est «en sa charge, accourageant les uns et les autres».

Bruneaulieu a donné l'ordre de s'emparer de la Porte Neuve, qui doit livrer la ville à d'Albigny. Le corps de garde, trop faible pour résister, prend la fuite, se repliant sur l'Hôtel de Ville, après avoir lâché quelques coups de mousquet. Mais Isaac Mercier resté à l'étage, a su trancher la corde qui retenait la herse de fer au-dessus du passage, et la lourde masse a du même coup empêché le pétardier de Bruneaulieu de mettre le feu à son pétard, et barré la route.

Avant qu'on ait pu la rouvrir, une contre-attaque genevoise a dégagé la Porte Neuve. Elle est due au renfort descendu de l'Hôtel de Ville par la Treille, sous le commandement d'un ancien officier d'Henri IV, le conseiller Jean Budé, sieur de Vérace, petit-fils du grand helléniste. Il en sera de même du poste de la Monnaie, également occupé et repris, et où da-



me Royaume, «vieille au poing vigoureux», a pris part au combat en lançant sur la tête d'un assaillant le pot de fer où cuisait sa soupe au riz. De même à la Terrasse où sont tombés, l'épée ou l'arquebuse à la main, le conseiller Canal, capitaine du quartier, ancien syndic, et Nicolas Boqueret, l'architecte du Conseil, qui a construit la rampe et les voûtes de l'Hôtel de Ville et complété les bastions du rempart élevé au temps de Calvin.

Les citoyens, à demi-vêtus, se sont rendus à leurs postes d'alarme. En peu d'instant, les rues

ont été coupées de chaînes tendues, quelques barricades ont été dressées, le feu des mousquets a crépité sur les places. Il n'y a pas eu de bataille, mais plusieurs engagements, pour la possession des portes, et des arquebusades à l'entrée des maisons de la Cité qui forment une muraille intérieure. Pour que les combattants puissent se reconnaître dans l'obscurité, les femmes allumaient des torches de paille, qu'elles lançaient par les fenêtres.

L'ennemi, qui a crié trop tôt : « *Ville gagnée ! Vive Savoie ! Vive Espagne !* » abandonnant successivement les ponts qu'il avait occupés, cherche à regagner les échelles. Ce sont des soldats de métier, d'anciens ligueurs français, des Italiens, des Espagnols, que les chefs savoyards ont rassemblés pour le coup de main, mercenaires qui se promettaient avant tout le pillage, et que l'échec a vite rebutés. Comme ils se pressent pour redescendre, le canon est tiré à mitraille du bastion de l'Oie contre les échelles, bientôt brisées sous le poids des fuyards. Le fossé s'emplit de morts et de blessés.

Le gros de d'Albigny, trompé par la cannonade, et croyant que la porte Neuve a enfin sauté, s'avance à son tour. Il est reçu par l'artillerie du rempart, et le gouverneur de Savoie doit reconnaître que l'Escalade a échoué.

La retraite, sonnée, précipitée par le besoin que chacun sent d'arriver à Etrembières avant le jour, tourne en fuite éperdue sur des chemins défoncés, tandis qu'une poignée de gentils-hommes, restés dans la ville, se fait tuer, comme Bruneaulieu, ou prendre avec de Sonnaz, blessé à la Porte Neuve, d'Attignac, de Chafardon et quelques autres.



Le Conseil assemblé, dès le matin, jugeant qu'on ne pouvait procéder contre les prisonniers « comme contre gens de guerre, vu la paix qui avait été jurée et rejurée par leur prince », mais qu'ils devaient être traités comme « voleurs et brigands », refusa les ransons considérables qu'ils offraient et, dressant une potence sur le lieu même de l'escalade, les fit pendre séance tenante au sommet du bastion de l'Oie. Les têtes des suppliciés, selon l'usage du temps, furent fixées au gibet pour l'exemple. C'était le châtement, non seulement du forfait accompli la nuit précédente, mais de vingt autres tramés depuis un siècle

par le « cavalier de Savoie » contre la cité tout à tour convoitée et maudite. Le « citadin de Genève », resté sur la brèche, ne se sentait pas encore assez sûr du lendemain pour faire grâce.

Le professeur Antoine de la Faye, appelé à occuper le jour même, un dimanche, la chaire de St.-Pierre où Théodore de Bèze, entré dans sa 83^e année, ne prêchait plus, commenta le psaume CXXIV qui, repris lors du premier anniversaire, est resté de tradition. Il se chante comme cantique d'actions de grâce sous la forme que lui a donnée Lucien Gautier :

... « Sans Jéhova
Qui nous sauva
De leurs complots perfides,
Nos ennemis
Nous auraient pris
Dans leurs filets avides.
Louons tous, d'une voix,
Le nom du Roi des rois ! »

L'échec retentissant du duc de Savoie dans une attaque déloyale et la valeur du petit peuple de bourgeois qui l'avait repoussée firent pour la cause de Genève autant et plus que toutes les ambassades.

Charles Borgeaud.
(Compagnie de 1602).

Les stations lacustres étaient-elles construites sur l'eau ou sur la grève ?

Par D. Viollier, Vice-directeur du Musée National Suisse

Lorsque, en 1854, F. Keller découvrit la première station lacustre à Meilen (lac de Zurich), il eut d'abord l'impression d'être en présence d'un établissement terrestre submergé à la suite soit d'un affaissement du sol, soit d'un exhaussement du niveau du lac. Puis à la réflexion, cette hypothèse lui parut invraisemblable: il ne pouvait en effet admettre que la hauteur des eaux se fût sensiblement modifiée depuis le début de l'époque néolithique. Et, pendant près de 70 ans, on admit comme rigoureusement démontré que les stations édifiées sur le bord de nos lacs avaient été construites sur l'eau.

Aujourd'hui cette théorie se trouve remise en question à la suite des recherches entreprises dans les tourbières, d'abord dans le Nord, puis dans l'Allemagne du sud, enfin chez nous. Les botanistes ont en effet constaté que les plantes constituant la tourbe à un certain niveau qui correspond aux périodes néolithiques et du bronze n'étaient pas des plantes aquatiques. Ils en conclurent que pendant ces deux périodes, surtout pendant l'âge de bronze, le climat de l'Europe avait dû être particulièrement sec, ce qui amena un abaissement très sensible du niveau des lacs. D'où la conclusion toute naturelle que les stations lacustres avaient été très probablement construites sur les grèves des lacs, loin de l'eau.

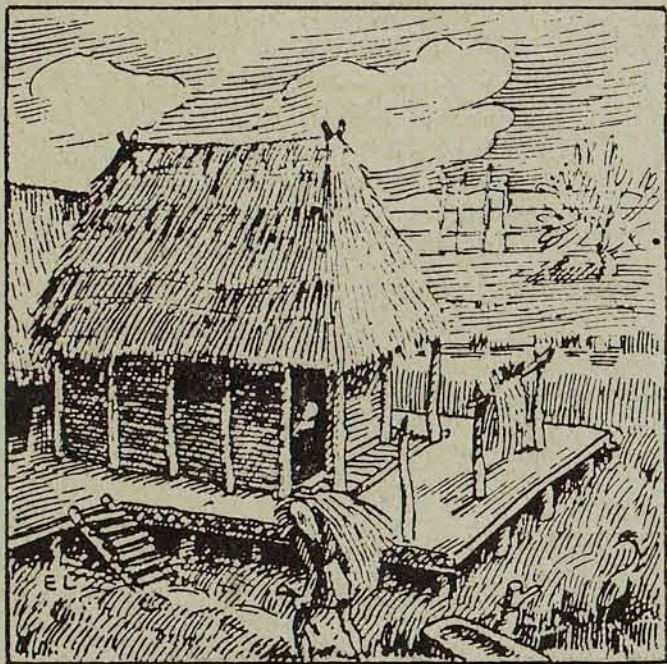
Déjà le Prof. de Neuchâtel, étudiant les stations de ce lac, était arrivé à la conclusion que celles-ci avaient dû être tout au moins partiellement à sec. De notre côté, au cours des fouilles de la station de l'Al-

penquai à Zurich, nous avons fait les mêmes observations. C'est alors qu'un jeune archéologue allemand le Dr. H. Reinerth s'est emparé de la question et généralisant à l'extrême des observations parfaitement exactes, mais encore trop peu nombreuses, posa en principe que toutes les stations avaient été élevées au sec sur la grève des lacs.

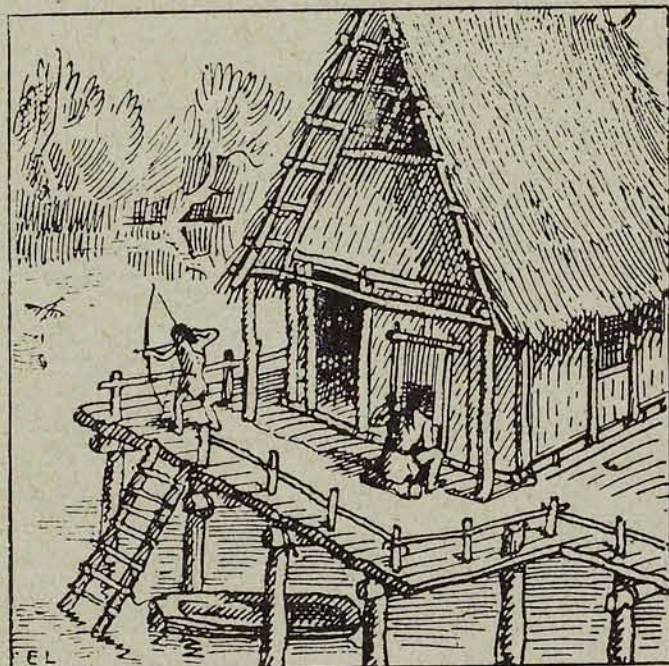
Cette question est infiniment plus complexe qu'elle ne le paraît au premier abord. L'archéologue seul est capable de la résoudre, et il est obligé de faire appel à d'autres disciplines. M. Favre de Genève étudiant les coquillages recueillis dans la couche ar-

chienne théorie qui voyait dans toutes nos stations lacustres des villages élevés en plein lac au-dessus d'une nappe d'eau profonde souvent d'un ou deux mètres. Mais nous sommes également en droit de considérer comme erronée la théorie contraire qui veut faire de ces stations des villages élevés sur la grève. loin des atteintes des vagues.

La vérité semble être à mi-chemin. Les villages lacustres avaient été bâtis sur la grève, mais dans une région qui pouvait être temporairement inondée: c'est pour cela que les huttes construites sur pilotis. Par les hautes eaux tout le village pouvait se trouver



Hutte lacustre bâtie sur la grève.



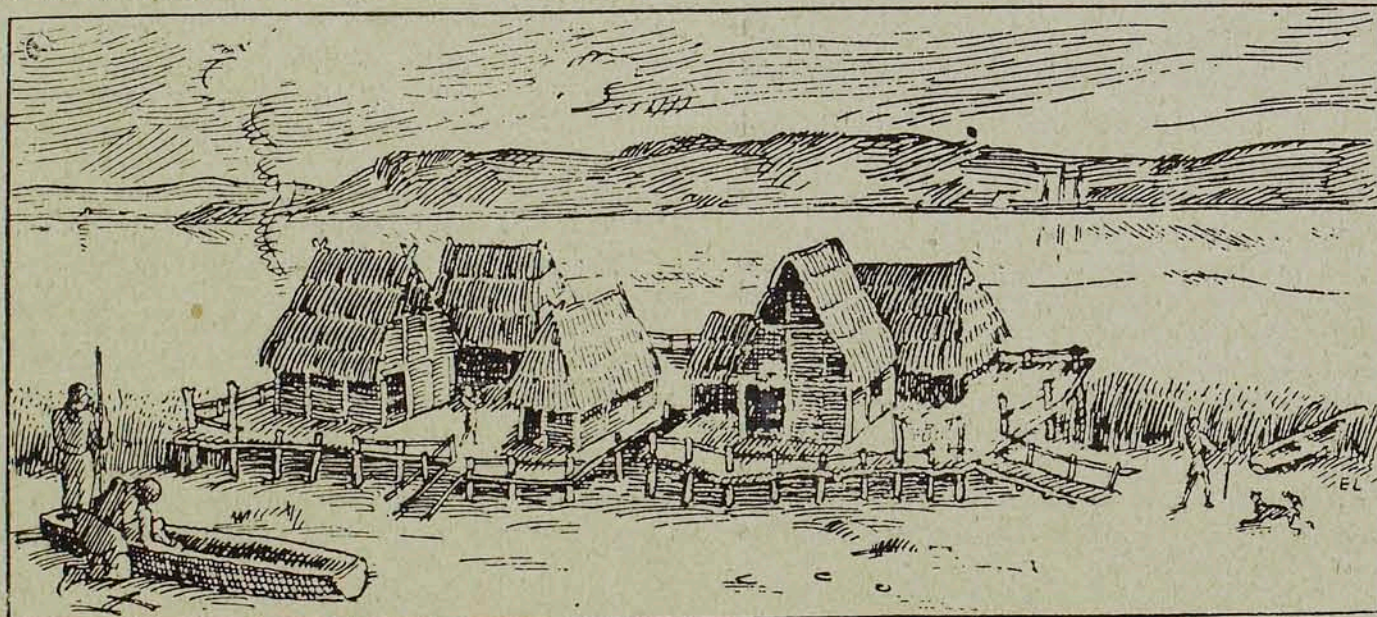
Hutte lacustre bâtie sur l'eau.

chéologique d'une station constata que ceux-ci appartenaient tous à des espèces vivant dans l'eau. De son côté le Prof. Rytz de Berne étudiant les débris de végétaux recueillis dans une couche semblable arriva à cette conclusion que toutes ces plantes appartenaient à des espèces aquatiques.

De ces observations, encore trop peu nombreuses, il semble donc résulter nettement qu'une partie, si non toutes les stations lacustres, se trouvaient au moins partiellement sous l'eau. Pour arriver à un résultat certain, il faudrait pouvoir multiplier les analyses dans chaque station.

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous sommes donc en droit d'écarter comme fausse l'an-

au-dessus des flots; par les basses eaux, il était à sec. Les maisons situées le plus en avant pouvaient même être toujours sur l'eau, tandis que celles qui s'élevaient en arrière pouvaient n'être jamais atteintes par les flots. Quelques stations ont même dû être construites au fond de golfes à l'abri des vents et avoir été toujours sur l'eau. Comme on le voit, on ne saurait tirer des constatations faites des conclusions absolues; ce n'est que lorsque nous posséderons pour chaque station, dans tous nos lacs, des renseignements très précis sur la profondeur des couches archéologiques, qu'il nous sera possible de fonder une théorie.



Village lacustre.

LA CHASSE EN MONTAGNE

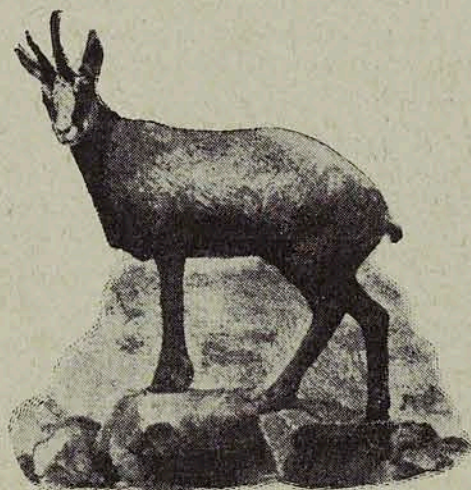
*Parfois dans la cité dont le souffle m'effleure.
Je suis comme un berger qui languit et qui pleure
Par le mal du pays dans l'âme tourmenté.
Un immense désir d'air pur, âpre et sauvage
M'anime, et dans le monde, ainsi qu'en un servage,
J'ai soif de liberté.*

ISABELLE KAISER.

Lentement, le dos courbé sur le poids d'un sac volumineux, le chasseur monte en wagon. Il longe le couloir, visiblement gêné à cause de son accoutrement. A l'approche de ses gros souliers à crampons de petits pieds finement chaussés se dérobent. Avec précaution il pose son arme, libère ses épaules de leur charge encombrante, puis s'assied. Et pour éviter des regards indiscrets, il tourne vers la montagne ses yeux nostalgiques.

Car il sait bien que ses habits rapés, ses gros souliers, sa barbe revêche, cadrent mal dans ce «direct» où le luxe étale ses étoffes chatoyantes et ses parfums. Mais lui, le vieux rôdeur de rochers, n'a cure de ces contingences modernes. Et si les voyageurs qui l'observent, presque avec pitié, pouvaient lire dans son cœur, ils verraient qu'en cette veille d'ouverture, le chasseur est heureux !

Pourquoi, en ce matin de septembre, a-t-il quitté la ville, sa rumeur et sa foule ? Parce que l'atavique instinct qui sommeille au fond du cœur de tant de



fils de la terre, le pousse vers la montagne, alors que la fée automnale suspend aux flancs des monts ses brocartis dorés.

Pays de soleil, terre de beauté où éclate la joie de vivre, qui redonne aux corps fatigués par la vie sédentaire un peu de cette vigueur, de cette jeunesse d'autrefois.

Dans ce cadre majestueux, tout de paix et de solitude, il retourne chaque année, pendant les quelques jours de trêve que la vie lui accorde, chasser le chamois.

Rien ne vaut cette joie rude et saine. Aller au vent des cimes, carabine à l'épaule, poursuivre le roi de l'alpe. Sport noble et primitif ! Il donne à celui qui le pratique l'illusion la plus parfaite de la liberté, de cette liberté suprême où l'animal, lui, accède en naissant par un don gratuit de la Providence.

Le chasseur de chamois ne monte pas là-haut en quête de renommée ou de gloriole; il ne saurait que faire des vains applaudissements de la foule. Mais le contact de la montagne trempe sa volonté et lui enseigne à faire son devoir en silence.

Si l'alpinisme a ses fervents, le tir ses adeptes, la chasse a ses passionnés. Passion ardente, indéfinissable, non pareille aux autres joies humaines, révélant des instincts de la vie primitive et d'incoercible liberté.

Les chasseurs, mais surtout les chasseurs de chamois, comme les alpinistes, sont des privilégiés en fait de sport. La montagne, comme la forêt, leur impartit les plus belles joies: paix, sérénité, visions incomparables.

C'est qu'il y a dans les hautes altitudes et dans les grands bois une suavité, une source de vie, un exemple de force tranquille, sans cesse rajeunie et que le paresseux ne saurait découvrir !

* * *

S'il est un être pour donner à l'Alpe, silencieuse et sauvage, de la poésie, du charme et surtout de la vie, c'est bien le chamois.

Dans aucun animal peut-être, autant de force et de vigueur ne s'allient à autant de grâce et d'élégance. L'inconcevable sûreté de ses mouvements, ses fières poses plastiques au bord des abîmes, ses fuites vertigineuses par les précipices démontrent que ses muscles ont la résistance et le ressort de l'acier.

Son allure noble et digne personnifie l'indépendance. Privilège que le chamois défend avec une adresse, avec un courage farouche qui force l'admiration du chasseur même le plus vulgaire. Et si on lui ravit cette liberté précieuse pour laquelle il est né, le chamois traîne alors une existence morne et vite consumée.

Mieux que l'homme le chamois est doué de moyens de défense nombreux et combien perfectionnés: vue infailible, ouïe d'une finesse extrême, agilité, courage, résistance, tout cela lui permet de sentir les dangers, et de flairer l'approche de l'homme avec une sûreté merveilleuse.

Le chasseur de chamois doit donc suppléer par la ruse à ses faibles moyens de locomotion et à ses sens moins affinés. Il lui faudra souvent déployer de l'intrépidité étroitement unie à la prudence, de l'initiative, de la promptitude de jugement, sans négliger ce certain flair et cette sensibilité tactile rappelant celle d'un fauve.

Durant les longues heures d'affût — où un peu de paresse est utile au rêve — l'attente prolongée ou l'approche du gibier risque de troubler celui qui ne possède pas un flegme imperturbable. Le chasseur devra donc tendre ses efforts à garder cette impassibilité sereine, cette maîtrise des nerfs, qui augmentent la confiance en soi et qui sont l'apanage des hommes forts. Il arrive parfois que le seul tressaillement d'un muscle peut compromettre le résultat d'une chasse.

Le montagnard de naissance, l'alpiniste rompu aux secrets comme aux difficultés des escalades, ceux qui sont endurcis à l'effort, auront donc plus de chance de succès à cette chasse en montagne que le citadin.

Mais cette chasse spéciale n'en reste pas moins la plus attrayante de tout. Difficile toujours, parfois dangereuse, elle met en jeu toutes les qualités d'énergie, de courage et d'adresse de ses adeptes. Et malgré les espoirs souvent déçus qu'elle éveille, elle exerce sur celui qui y a goûté un attrait irrésistible, elle devient même une passion ardente que rien ne peut déraciner.

Mais une fois retombé dans la plaine, le chasseur emporte des souvenirs qui peuplent longtemps son esprit — comme le font parfois certaines phrases musicales, le tintement des clochettes, le roulement d'un train — et qui vont jusqu'à l'obsession, jusqu'à la nostalgie, dont le parfum ne peut mourir, mais qui laisse dans l'âme de celui qui l'a respiré un mal étrange dont il ne guérit plus jamais...

Justin Geinoz.

MORAT

Un lac rêveur et doux; des plaines molles qui ondulent et s'élèvent calmement; une ville sagement assise au sommet d'une colline que l'on gravit sans effort; un château et des remparts qui s'essaient à être imposants et se contentent pourtant d'être pittoresques et vénérés... c'est Morat, son lac, ses campagnes et ses hauteurs proches et boisées. C'est dans cette contrée aux horizons vastes, lumineux, reposants, que ferment, d'un côté, les Alpes lointaines et étincelantes; de l'autre, le mont Vully, paternelle et inébranlable vigie; c'est dans cette terre heureuse et riche sans éclat que le Hardi pendait tirer vengeance de ces rustres de Suisses.

Rien ne semble, au premier coup d'œil, justifier pareil choix.

Cependant, en ce pluvieux et froid dimanche de février où nous l'avons parcourue, Morat, où nous avons essayé de pénétrer ton âme et où nous avons laissé ton atmosphère nous envelopper, du haut de tes remparts à la fière silhouette, par leurs meurtrières où le vent en rafales s'enfouffrait, mais par où aussi le regard se prolonge indéfiniment, nous avons vu et compris les choses que le poète et le peintre peuvent ignorer, mais qui impressionnent les stratèges et les induisent à changer en lieux de carnage des prairies, des collines, des routes et des bois qui ne demandaient qu'à rire sous le soleil du Bon Dieu.

Du haut de tes remparts qui résistent aux attaques du temps comme autrefois à celles du Téméraire, nous avons vu tes maisons étroites, inégales, au charme archaïque, blotties, comme apeurées, les unes contre les autres et séparées par de minces ruelles. Nous les avons vues aussi pressées contre les murailles qui les devaient protéger et qui ont fait tout leur devoir.

De là-haut, collant notre visage à ces pierres séculaires, nous avons contemplé les lieux qui virent flotter les orgueilleux pannons du Hardi; caracolent, se cabrer et s'enfuir ses destriers habiles et magnifiques; ces lieux qui retentirent des éclats des boulets, des roulements de l'artillerie, des cuivres guerriers,

des clameurs heureuses des vainqueurs et des cris de rage et d'effroi des vaincus. Et nous avons songé: «Ces noires forêts, ces vallonnements, quelles retraites plus sûres, plus discrètes pour une armée? Pour des observateurs, quels postes mieux placés que ces collines et ces remparts commandant des horizons sans fin? Pour des déploiements de cavalerie et d'artillerie, pouvait-on désirer emplacement plus riche que ces interminables plaines? Ces routes nombreuses, faciles, n'assurent-elles pas l'arrivée des renforts ou la réussite de la retraite? Ces avantages naturels, due, en grandissant le prestige des Suisses, consumeront ta ruine. «A Grandson, ont dit les historiens, ie perdit ses richesses; à Morat, sa puissance.»

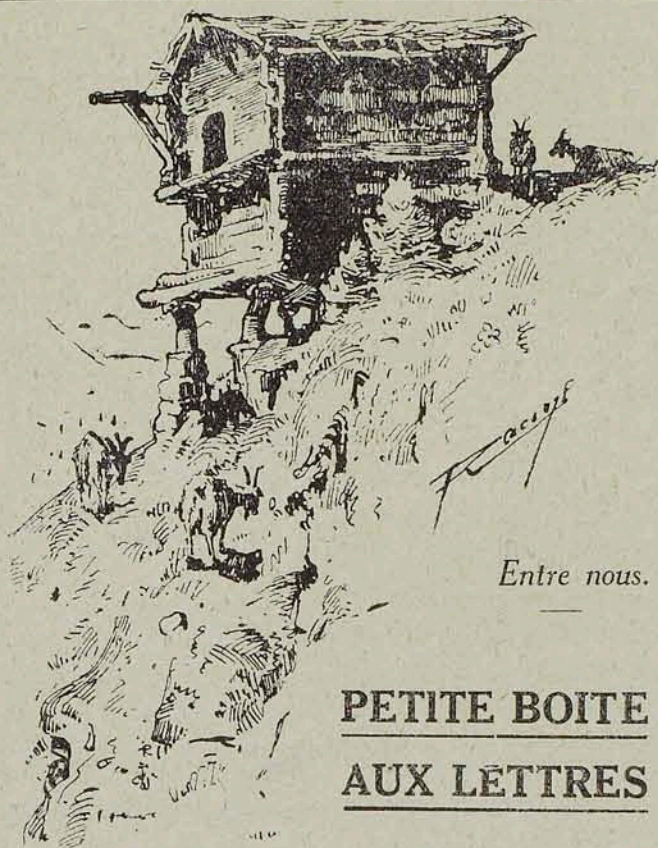
Quittant les remparts, descendons dans la ville. Une porte immense est là: c'est la porte de Berne. Duc, n'avais-tu pas rêvé de la franchir en un orgueilleux défilé? Il nous semble y voir encore assis les canons qui devaient te saluer. Bubenbergh ne va-t-il point faire jouer les battants massifs et dans la serrure énorme grincer la grosse clef? Non, jamais plus la porte ne se ferme; chaque jour, elle voit le défilé joyeux des écoliers qui se hâtent vers le beau collège moderne édifié de l'autre côté des murs.

Sur sa belle esplanade, Morat est construite selon un plan très simple; elle a trois rues une ville libre impériale. Nous la trouvons plus tard sous la protection de la Savoie. En 1475, elle dut ouvrir ses portes aux Confédérés. Elle passa complètement sous leur domination; Fribourg et Berne y entretenaient une garnison. On sait avec quel héroïsme ces soldats et leurs chefs repoussèrent les Bourguignons. Morat connut encore des jours troublés en 1798 et en 1802. L'Acte de Médiation y mit fin; l'ancien bailliage de Morat forma le second arrondissement du canton et, dès 1814, Morat devint chef-lieu d'un district. La Réforme y fut prêchée en 1529 par Guillaume Farel.

Morat honore grandement son passé et conserve avec un soin jaloux tout ce qui s'y rapporte. Le Musée, installé au rez-de-chaussée du beau collège, est déjà très riche. Il renferme des antiquités lacustres et roumaines; des bannières déchiquetées et glorieuses; des portraits de grands hommes ou de guerriers illustres; des armes et des armures; un écusson trouvé sur l'une des portes de Morat: l'enseigne de «l'hôtel du Lion de Morat» où Goethe dîna le 7 octobre 1780; des bahuts antiques; des costumes de fête de la fin du XV^e siècle; une épée bourguignonne de la guerre de 1476. C'est là, parmi des centaines et des centaines, les objets qui captent le plus l'attention du visiteur.

A voir Morat, si calme au bord de son lac qui berce les barques de ses pêcheurs et enrichit leurs filets; à parcourir ses rues paisibles, moyenâgeuses à un degré moindre que celles d'Estavayer; à suivre le chemin de ronde de ses remparts et à contempler la majesté sereine de son beau château, on a quelque peine à revivre les épisodes agités et les temps belliqueux de son histoire. Mais sa situation privilégiée dans une contrée fretile, d'un charme doux, aux communications nombreuses et aisées, le panorama varié dont on jouit du belvédère où elle est construite, tout cela explique et justifie la convoitise qu'elle excite et l'amour vrai que lui vouent ses enfants d'aujourd'hui.

H. Rufener-Laurent.



Entre nous.

PETITE BOITE AUX LETTRES

Pour tous les enfants suisses qui ont quitté l'Égypte pour terminer leurs études en Suisse, pour ceux qui demeurés en Égypte désirent avoir des nouvelles de leurs amis, nous ouvrons une petite correspondance.

Donnez-nous de vos nouvelles, faites nous part de votre travail, de vos examens, de vos projets. Les liens d'amitié entre camarades d'école doivent être maintenus. Ecrire souvent et à chacun est difficile. Cette «*Petite correspondance*» vous permettra de ne point vous perdre de vue les uns les autres.

Une lettre retrouvée

Loin de mon Alexandrie je pense toujours
à mes beaux temps passés chez mes
chers Parents et chez vous.

Caire, le 1 juillet 1923,

Mes Chers et Chères Amis,-ies.

Je vous remercie beaucoup pour vos chères lettres. Justement aujourd'hui j'ai fait dans mes affaires un peu d'ordre et j'ai vu vos chères lettres. Je les ai relues et relues. Je vous remercie beaucoup. Nous avons ici le mauvais temps. Et bientôt nous aurons les vacances du 5 juillet au 10 septembre. Comment ça va chez vous? Et comment va Willy Schnyder? Je pense beaucoup à l'École. Je serais heureux si je pourrais être encore avec vous, parce qu'aussi il y a chez vous toujours beau temps. Je vous souhaite de bonnes et heureuses vacances. Il ne faut pas rire de moi, lorsque je fais des fautes, nämlich, je l'ai tout oublié mon français. Comment va le cinéma? Je salue aussi le nouveau qui est venu à l'École. Je le remercie pour la gentillesse de sa lettre.

Où, il faut que je me couche! Bon! Au revoir et beaucoup de salutations à votre cher Professeur et à vous au revoir! Certainement il ne faut pas m'oublier!

Alors, alors! au revoir chers amis et beaucoup de salutations de votre cher camarade dévoué.

H. B.

LES MERVEILLES DE LA NATURE

Un fruit explosible !

On vient de placer au musée d'histoire naturelle de Chicago quelques spécimens d'un fruit curieux. L'arbre qui le produit croît sous les tropiques, aux Indes occidentales et porte le nom original de «sablîer». Il doit ce nom, si l'on en croit le Dr. Paul C. Stanley, à la propriété bizarre qu'ont ses fruits d'exploser lorsqu'ils sont mûrs à la façon d'une grenade à main et en produisant un bruit formidable. On affirme que l'explosion de ces fruits est assez forte pour briser une vitre placée à quelques mètres de distance. Les premiers colons qui recueillirent les coques de ces fruits après l'explosion trouvèrent qu'elles faisaient d'excellents récipients au sable fin dont ils se servaient pour sécher leurs lettres. D'où le nom de «sablîer».

Le fruit explosible ressemble à une orange et en a à peu près les dimensions. Il est, une fois mûr et sec, de couleur brune et d'un beau poli luisant. Il est divisé à l'intérieur en compartiments ou quartiers également comme une orange. La coque devient extrêmement dure.

Pour empêcher d'exploser les spécimens exposés à Chicago, il a fallu les plonger dans un bocal rempli de glycérine.

Le Concours du Petit Bulletin Suisse

Grâce à la générosité d'amis dévoués, les Prix suivants seront la récompense des lauréats du concours:

- Concours A 1er. prix un appareil photographique.
- Concours B 1er. prix un appareil photographique.
- Concours A 2me. prix un porte plume réservoir.
- Concours B 2me. prix un porte plume réservoir.
- Concours A 3me. prix un beau livre illustré.
- Concours B 3me. prix un beau livre illustré.
- Concours A 4me. prix un joli nécessaire crayon.
- Concours B 4me. prix un joli nécessaire crayon.
- Concours A 5me. prix un joli manucure.
- Concours B 5me. prix un joli manucure.
- Concours A 6me. prix un abonnement à l'Ecolier ou à une revue suisse analogue de la langue allemande.
- Concours B 6me. prix un abonnement à l'Ecolier ou à une revue suisse analogue de la langue allemande.

Le concours est clos; les prix seront distribués par un Comité pour la Noël.

Nous avons fait tirer à part, un certain nombre du *Petit Bulletin suisse*, que nous tenons à la disposition des parents qui désireraient l'envoyer à leurs enfants poursuivant leurs études en Suisse.

AGENTS GÉNÉRAUX
REINHART et C^o
 Téléphones 22.90 ou 47.97
 ALEXANDRIE



SUISSE SANITARY WORKS

ENTREPRISE DE TRAVAUX SANITAIRES

Rue Sélim Captan, 13 — Téléph. 272

Installations, Réparations, Entretien

Banco Italo-Egiziano

Société Anonyme Egyptienne

Capital souscrit Lst. 1.000.000 — Versé Lst. 500.000

Siège Social et Direction Générale : ALEXANDRIE

Filiales : Alexandrie, Le Caire, Benha, Béni-Mazar, Béni-Souef, Fayoum, Mansourah, Mit-Ghamr, Minieh et Tantah.

Toutes les opérations de Banque

Service de Caisse d'Épargne en Livres Egyptiennes et en Lires Italiennes.